

André Malraux, extrait de la préface au livre *Israël, photographies d'Izis*, Lausanne, Fontaine, 1955. *La Guilde du livre*, novembre 1955, p. 408-410, décembre 1955 et janvier 1956, p. 13-15.

Ce livre : *Israël...*

Pour Jenka Sperber

... qui commence par la voix de Chateaubriand et le désert biblique, «qui n'a pas osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel», s'achève par la voix d'Isaïe : «Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? – Le matin vient et la nuit aussi...» et le fusil de la sentinelle israélienne semble garder la frontière contre les Arabes, contre le crépuscule et contre l'Eternel.

Les «livres photographiques» ont été d'abord des recueils de documents, des souvenirs de voyage, des reportages pittoresques. Puis ils ont échappé à l'album du touriste en retrouvant l'accent et la signification des films documentaires consacrés au Dnieprostroï ou à la Tennessee, à la lutte de l'homme contre les éléments. Et les meilleurs d'entre eux trouvent aujourd'hui leur art et leur autonomie en substituant à la prédication des épopées didactiques une signification plus complexe et plus énigmatique, des images moins efficaces par ce qu'elles affirment que par ce que leur ensemble suggère; cette technique, que l'on crut née pour saisir la réalité dans l'instant, devient art lorsqu'elle saisit l'instant où se reflètent des siècles, l'instant qui métamorphose le réel en le prolongeant dans l'interrogation du poème.

Art difficile et privilégié lorsqu'il s'agit d'un peuple dont on a détruit jusqu'aux ruines, mais qui porte sur son visage le plus ancien passé du monde. Izis n'a pas, une fois de plus, photographié de façon exaltante des constructions ou des tracteurs, il a exprimé que l'histoire israélienne n'est ni celle d'un kolkhoze ni celle du barrage de la Donzère. Il a fait surgir dans une épopée moderne la trouble majesté d'une obsession spirituelle. Si la fille qui rit devant le désert n'est pas seulement une gardeuse de chèvres délivrée du ghetto, c'est qu'elle s'accorde aux taches des moutons blancs et du cheval noir sur les pierres incandescentes du Carmel. Un photographe exprime aisément

la joie, puisqu'il lui suffit de choisir le rire; peut-être lui faut-il un rare talent ou un singulier bonheur pour que ses photos s'accordent à l'enfant qui répond joyeusement, lorsque l'institutrice lui parle du Mur des Lamentations : «Pour élever le Temple, il n'y aura plus que trois murs à construire». Aux constructions de Michkath-Achkalon, aux rues de Tel-Aviv, au cavalier des sections de défense, répond la plus belle photo du livre. Une arche chaldéenne porte trois affiches : de l'Etat, d'un parti, d'un cinéma qui unit le sang au rêve, un film américain sur *Mein Kampf* au *Voleur de Bagdad*; plus bas – à terre ... – un mendiant pareil à Job dort d'un sommeil de prophète. Séparé de lui par quelques pages et combien d'années ! un vieillard qui lui ressemble regarde des enfants planter la Forêt des Martyrs, dont les six millions d'arbres s'élèveront sur la colline de Jérusalem en mémoire des victimes d'Hitler...

Le contrepoint de textes admirables, étrangers à toute narration continue, ne donne pas seulement à maintes images leur grave résonance, mais les prolonge dans l'éternité confuse que ne parviennent à chasser ni les machines ni la guerre quand il s'agit d'Israël. «Le soleil se levait sur la terre lorsque Lot entra dans Tsoar...», dit la Genèse au désert qui recouvre Sodome; en face d'une image de combattants, figure le poème prophétique par lequel Altermann répond à la phrase fameuse : «On n'offre pas d'Etat à un peuple sur un plateau d'argent.» Lorsque la paix viendra

d'en face paraîtront
une jeune fille et un garçon
et à pas lents marcheront à la rencontre d'Israël.

Avec leurs habits de semaine et leur ceinturon,
avec leurs lourdes chaussures
ils monteront par le sentier –
silencieux.

... Les deux s'affronteront en silence
et s'arrêteront, au garde-à-vous
et nul signe ne dira s'ils sont vivants ou fusillés.

Alors Israël les interrogera, et ils lui répondront, pacifiés :

Nous sommes le plateau d'argent
Sur lequel t'est offert l'Etat juif.

Ce n'est pas l'une des moindres qualités de ce livre, que d'avoir transmis par la pleine lumière et même par la joie, l'ombre d'Endor qui entoure les deux figures dont on ne sait «si elles sont vivantes ou fusillées»; d'avoir saisi l'obscur présence, tantôt adversaire et tantôt alliée, tantôt invisible et tantôt signifiée, qui sépare irréductiblement l'inquiète épopée israélienne d'une aventure de pionniers.

Les pionniers d'Occident obéissaient à l'un des plus violents instincts de leur race; l'Amérique continue l'Europe. Les Israéliens ne continuent pas les israélites, ils les métamorphosent. Ce qu'on attribue à une modernisation : l'Israélien en short serait à son grand-père en caftan ce que les rues de Tel-Aviv sont aux ruelles des ghettos de Pologne. C'est oublier que le petit-fils se bat, alors que le grand-père se laissait assassiner; que l'invention du courage au sens où l'entend l'Occident est plus significative que la copie de petits gratte-ciel; et que les Israéliens ne doivent pas leur courage aux rues de Tel-Aviv, mais les rues de Tel-Aviv à leur courage.

La Tradition, on le sait, connaît un seul héros : Judas Macchabée, en qui elle voit d'ailleurs un héros du sacrifice plus que de la révolte. Et aucun cycle de chansons de geste ne s'est formé en marge de la tradition d'Israël. D'où l'on a conclu que le courage lui était étranger; mais absence de courage, en Occident, suggère faiblesse, et les Juifs ont survécu à tous les empires qui les ont asservis. Une vertu différente du courage militaire, mais non moins efficace, entrait donc vraisemblablement en jeu. Les historiens découvraient que ces communautés sans soldats n'étaient pas sans martyrs; et que si l'on distinguait mal ceux-ci, c'est que trop de victimes les cachaient.

Peut-être Israël fut-il le seul peuple d'Orient qui prit Dieu tout à fait au sérieux. Le martyr n'était pas absurde, parce que le martyr témoigne pour Dieu; le courage militaire était absurde, parce que la dernière victoire ne dépend que de Dieu. Les hommes ne sont pas nés pour conquérir, exterminer ou convertir les infidèles, mais pour se réunir afin de louer ensemble l'Eternel. Le glaive de l'Islam sera recouvert par le

même sable que les lances macédoniennes et les enseignes romaines : Dieu seul – et l'Enseignement de Dieu.

*

Akiba, le sage d'Israël, se joignit aux insurgés de Bar Kokhba; mais le rabbi Yochanan ben Zakkai, non moins sage et non moins illustre, avait accepté la soumission des Juifs à Rome, à la condition que la Thora fût sauvegardée : l'enseignement assurait, plus sûrement que la révolte, la survie de l'indéracinable peuple qui ne croit qu'aux racines de l'âme. Et l'école fondée par Yochanan à Yavnech maintint la Jérusalem pour laquelle Akiba était mort. L'Etat sioniste est né du courage; *sans lui*, même l'argent venu des Etats-Unis eût été vain; sans lui, jamais le sionisme n'eût été arraché à l'utopie. Les nations martyres sont plus longtemps des nations de victimes que de martyrs. L'une des histoires d'Israël va de la soumission aux lois iraniennes qui faisaient payer en «monnaie noire» (le cuivre, l'argent-sans-honneur) le prix du sang lorsque c'était du sang juif, jusqu'aux derniers combats de Varsovie où les Juifs se battirent sans aucun espoir, pour un honneur né sur les champs de Palestine, dans Jérusalem assiégée et dans la solitude toujours menacée des fermes du Negeb. Sans doute l'histoire de cette métamorphose, qui en commande tant d'autres, serait-elle l'une des clefs de ce livre. On ne l'a pas encore tentée. Elle semble avoir commencé en Europe Orientale, lorsque les ghettos connurent à la fois la Révolution française et les pogroms. En apprenant à combattre avec les révolutionnaires pour le peuple russe qui ne les suivait pas, les intellectuels juifs apprirent sans doute à combattre pour le leur qui ne les suivait pas davantage, et découvrirent une liberté indivisible. Les premières figures symboliques du courage d'Israël, Trumpeldor et Jabotinski, sont russes. Devant Dieu, le combat révolutionnaire n'était pas moins vain que les autres; mais il y avait dans la Révolution un accent religieux assez profond pour couvrir parfois celui des traditions... Et sans doute le sacré s'affaiblissait-il dans les grandes communautés juives comme dans toute l'Europe; il fallut un premier retrait de Dieu pour que le héros s'opposât enfin au sacré, pour que prît fin l'indomptable soumission d'Israël.

Pourtant, Dieu est toujours là; et la Bible, la littérature nationale de l'Etat israélien.

D'où la complexité du dialogue sans fin que transmettent si bien ces images. La transformation décisive qui assure la vie de l'Etat ne lui donne pas son sens : l'armée d'Israël semble la milice révolutionnaire d'une révolution inconnue. C'est le peuple armé, le symbole de la métamorphose qui fit d'une communauté d'intellectuels et de commerçants, une nation de paysans-soldats; mais les paysans du kibboutz ne sont pas des paysans comme les autres, ces combattants ne sont pas tout à fait des soldats, cette nation n'est pas semblable aux vieilles nations d'Europe; et pas davantage aux nations d'Amérique, créées par des énergies déracinées. Elle unit aux appels millénaires un rationalisme acharné, mêle la création de sa République sous la protection de Lord Balfour au retour à la Terre Promise sous la conduite du Messie. Son peuple de citoyens ne veut pas oublier la métaphysique en découvrant la charrue, son peuple ravagé de Dieu l'est à peine moins de la justice, et ne veut pas l'oublier lorsqu'il découvre la raison d'Etat. Ici – malgré tant d'épaves, malgré la nécessité de vivre en tant que nation – rien n'est continuité; mais tout est lié à l'invincible passé dont on n'a pas chassé l'Eternel.

*

Bien plus que les problèmes des pionniers (quels textes semblables à ceux qu'on va lire pourraient être imprimés en face de leurs images ?), l'Etat d'Israël rencontre dans le monde moderne ceux que connut au XI^e siècle la naissance de l'Occident. La chrétienté romane eût-elle été vaincue, elle n'en eût pas moins fait surgir le monde qu'elle construisait, de l'autre monde dont elle était hantée. Il va de soi qu'elle n'incarne pas l'Evangile, ni l'Union soviétique le marxisme, ni la France de l'an II la République, ni l'Etat d'Israël la Bible. Mais il n'y a pas de chrétienté romane sans Evangile – sans ce qu'y devient l'Evangile; il n'y a pas d'Etat d'Israël sans Bible, sans ce que devient la Bible dans une métamorphose qui engage jusqu'au divin. Si l'obsédant accent de ces images exalte la volonté des constructions de l'Etat, il exprime aussi les forces souterraines qui la combattent et l'animent tour à tour – l'âme du rabbi

*André Malraux, extrait de la préface au livre Israël, photographies d'Izis, Lausanne, Fontaine, 1955. La
Guilde du livre, novembre 1955, p. 408-410, décembre 1955 et janvier 1956, p. 13.*

qui prêcha la soumission pour assurer la permanence d'Israël, et le cœur du sage qui mourut dans la torture pour en assurer la mémoire; les mères tantôt ennemies et tantôt conciliées qui font de l'Etat sioniste, qu'on le veuille ou non, le plus récent chapitre du destin d'Israël, qui n'est pas seulement une histoire, mais aussi la présence intemporelle du soir de Rembrandt dans lequel montaient les deux fantômes d'Altermann, et dans lequel surgit le veilleur de la dernière page.

Le soleil tombe sur le sable qui recouvrira l'Etat juif comme il recouvrira les autres. «Le matin viendra et le soir aussi» dit Isaïe. «Le soir viendra et le matin», répond dans le crépuscule la silhouette noire; les monts qu'elle garde ont vu dix-sept fois détruire Jérusalem. Elle veille sur les filles qui rêvent à la chanson de la nuit : «Mon bien-aimé vient le samedi – Ma mère sommeille, mon père dort – Seuls mon cœur et moi sommes éveillés...»; et dans l'ombre de Schéol qui s'approfondit tandis que montent les étoiles du Déluge, les Juges d'Israël regardent le petit veilleur condamné contre lequel ne prévaut point la menace divine, parce que le mystère de la plus humble grandeur n'est pas moins profond que celui de la mort.